

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

### LE D<sup>r</sup> JEAN MURET, DE LAUSANNE

---

Messieurs,

Les lignes qui suivent ne sont point une étude complète sur la vie et les travaux de l'homme éminent dont nous déplorons la perte, il faudrait pour cela un volume, et c'est une simple notice que j'ai l'honneur de vous présenter. Au surplus, une foule de détails sur la vie et le caractère de notre regretté Jean Muret sont consignés dans les spirituelles correspondances de M. le professeur Rambert publiées dans la *Gazette de Lausanne*, les 1, 2 et 3 mai 1877. Ces trois lettres sont ce qui a paru de plus complet jusqu'à présent sur notre savant ami, et j'y renvoie ceux de nos sociétaires qui ne les connaîtraient pas; ils les liront avec le plus grand plaisir. Les articles de M. Rambert me paraissent d'ailleurs un engagement pris de nous donner un jour le volume dont je parlais plus haut, et de faire ainsi pour Jean Muret ce que l'éminent professeur a si heureusement fait pour Alexandre Vinet. Je demeure donc dans le modeste cadre que je me suis tracé, et qui est plus en rapport avec celui de notre bulletin.

Jean Muret naquit le 21 mars 1799. Son père, Jules Muret, avocat distingué, était alors membre du sénat helvétique et résidait à Lucerne; il devint plus tard conseiller d'Etat et landamman du canton de Vaud. C'est un des ma-

gistrats qui, avec Henri Monod et Auguste Pidou, ont le plus contribué à l'organisation du canton de Vaud, lors de son entrée dans la Confédération, en 1803.

Destiné à la carrière du droit, le jeune Muret fit ses premières études au collège et à l'académie de Lausanne. Il alla les poursuivre et les achever en Allemagne et à Paris. Dès qu'il eut obtenu son doctorat, il rentra à Lausanne, où il ne pratiqua pas longtemps, appelé qu'il fut de bonne heure aux fonctions de juge au tribunal de première instance, puis au tribunal d'appel, dont il fut l'un des membres les plus distingués. Il en fit partie jusqu'en 1845, où la révolution l'écarta. Mais le peuple ne tarda pas à lui rendre justice et il fut élu membre du Grand conseil. Dès lors, à chaque nouvelle législature, conservateurs et radicaux le portèrent à l'envi sur leurs listes, et il fut toujours l'un des premiers élus. C'est que, des deux côtés, on savait qu'on avait affaire à un homme droit, consciencieux et d'une fermeté de caractère à toute épreuve. Muret, en effet, ne condamnait jamais une idée à priori et parce qu'elle venait du parti opposé, il la pesait et l'examinait, et dût-il déplaire à ses amis politiques, il votait selon sa conscience et jamais selon le mot d'ordre. Il présida souvent le Grand conseil, et soit comme président, soit comme député, il contribua par sa parole nette et persuasive au développement et au progrès des institutions et des lois. Muret n'était jamais verbeux et ampoulé, comme nombre d'avocats, « qui sont la plaie des assemblées délibérantes. » (C'est lui-même qui me le disait un jour.) Il se contentait d'aller droit au cœur de la question et de la résoudre par une argumentation serrée, à laquelle il était difficile d'échapper.

Appelé à la constituante, lors de la révolution pacifique de 1861, Muret en fut élu président à une immense majorité. Son dernier acte officiel fut la proclamation qui porte sa signature et qui fut adressée au peuple pour lui recommander l'acceptation de la nouvelle constitution que cette constituante venait d'élaborer. Mais sa carrière de citoyen

n'était point close et il continua de s'intéresser vivement à toutes les questions publiques, politiques, sociales ou religieuses, et dans tous ces domaines il avait des idées larges, libérales, mais avec sagesse et prudence. Né sous la république unitaire, il fut, lui, fédéraliste convaincu, et il vota énergiquement contre les deux révisions. Il était pour le régime des concordats dans toutes les questions délicates où l'on risque de froisser des populations très diverses. Mais il trouvait que la centralisation de 1848 était nécessaire et il l'avait votée. « Laissez donc les cantons s'entendre entre eux, disait-il, quand ils en sentiront la nécessité, mais ne les forcez pas. » Messieurs, ce résumé de la carrière politique de Jean Muret est bien incomplet, mais j'ai hâte d'en venir au côté qui nous intéresse tout particulièrement dans cette longue et laborieuse carrière.

Avant 1845, la botanique fut loin d'être pour notre ami l'amie de toutes les heures. Les devoirs du magistrat passaient les premiers. Ce n'est pas à dire que la science aimable par excellence n'ait pas commis quelques indiscretions, car enfin il est difficile d'être botaniste à demi. Un jour, par exemple, Jean Muret faisait avec le tribunal criminel en corps une inspection des lieux où s'était commis un homicide. La circonstance était très grave, l'accusé précédait le cortège entre deux gendarmes. C'était dans les bois qui dominant Mex, village du district de Cossonay, à l'occident de Lausanne. Les juges étaient en habit noir, comme il convenait. Tout à coup, Jean Muret aperçoit un *Carex* nouveau pour lui, ou du moins qu'il n'avait pas encore récolté lui-même, c'était le *Carex pilosa*. Il eut un instant d'indécision, puis rapidement il arracha le pied, le plia en deux et le glissa dans son portefeuille. La dignité du tribunal n'en fut pas amoindrie, et le cas n'en fut pas moins consciencieusement instruit et jugé.

Si mes souvenirs sont fidèles, ce serait à la suite d'une indisposition que notre excellent ami aurait commencé à s'occuper de botanique. C'était dans les premiers temps de

sa carrière judiciaire. En séjour de convalescence dans une cure de village, chez un pasteur de ses parents, il faisait des promenades journalières et en rapportait quelques plantes qu'il déterminait. Mais, peu à peu, ce qui n'était qu'un passe-temps devint une étude sérieuse et méthodique, et Jean Muret conçut l'idée de composer un herbier helvétique.

Jusqu'en 1862, la botanique dut compter avec les devoirs de l'homme d'Etat, mais dès lors il s'y livra tout entier, sans toutefois négliger ses devoirs de citoyen et sans manquer un seul scrutin, sauf une seule fois qu'il s'arrangea avec le professeur Rambert, qui, dans le cas particulier, était d'une opinion contraire, et ils ne votèrent ni l'un ni l'autre, ce qui ne changea rien au résultat. Le fait est qu'on était au mois des violettes et qu'il y en avait de fort intéressantes, critiques et nouvelles dans la contrée de Montreux et de Villeneuve. Il avait dû conserver pourtant une fonction publique, celle de membre du conseil communal, mais il la résigna bientôt, ou plutôt il déclina une nouvelle réélection, et il se trouva entièrement libre. Au fait, il avait fourni une belle carrière politique, et il lui était bien permis, à l'âge de 65 ans au moins, de se retirer du monde officiel pour achever l'exploration de son domaine favori, la flore helvétique. Quand on quitte la magistrature pour la science, même pour la botanique, ce n'est pas précisément prendre sa retraite et se livrer au repos. Et pour Jean Muret, du moins, jamais il ne fut plus actif que dans les dix années qui s'écoulèrent encore jusqu'au moment où l'âge et les infirmités ralentirent peu à peu son ardeur infatigable.

Les résultats de ses investigations, qu'il a poursuivies durant une quarantaine d'années, constituent un herbier considérable qui a été acquis par l'Etat de Vaud, et qui dépose au musée cantonal à Lausanne. C'est sans contredit l'herbier suisse le plus complet et le plus authentique; les échantillons sont bien préparés et nombreux; et pour les plantes rares, qui ne comptent que peu de localités, toutes

les localités sont représentées. Il ne comprend que les phanérogames : les fougères et les plantes inférieures ne s'y trouvent pas. Notre ami a été sage, il s'est restreint, et il a pu ainsi donner tous ses soins, toute son attention, au champ qu'il a exploré. Il aurait pu, d'un autre côté, sortir de nos limites politiques et faire entrer dans la composition de son herbier les plantes de la Valteline, de Cogne et de l'Italie subalpine, y compris le Salève et le Jura français; mais il a préféré s'en tenir à un herbier national, car c'est bien le nom qu'il faut lui donner, herbier qui lui a donné suffisamment de travail et qui constitue un véritable monument. Ses idées étaient à ce sujet si bien arrêtées, qu'il s'enquérât toujours minutieusement des limites, quand il allait recueillir quelque plante sur l'extrême frontière. Le *Crepis jubata*, par exemple, croît sur le revers tyrolien du Fimberpass, dans la basse Engadine méridionale. Quand on lui donna ce renseignement, Muret hocha la tête en disant que ce n'était pas en Suisse. Mais sur de nouveaux renseignements, il consulta la carte Dufour, et vit avec bonheur que la limite se trouvait fort au-dessous de la ligne de faite, et que le rarissime *Crepis* croissait sur terre suisse. Alors il partit et trouva la charmante composée. « Ainsi, vous, juriste, vous n'exerceriez pas même votre droit de *ramelage*, lui disais-je un jour. Vous savez, quand les rameaux de l'arbre du voisin pendent chargés de fruits sur votre terrain, les fruits vous appartiennent. — *Distinguo*, me répondit-il, ce sont deux questions : il y a le code rural et la botanique. Une plante a beau étendre ses rameaux sur territoire suisse, si elle est enracinée sur sol étranger, je n'y touche pas. » Entre les années 1860 et 1870, Muret fit un grand voyage en Allemagne et en Autriche, où il visita entre autres son ami le bourgmestre Schneider, de Magdebourg, mais il n'herborisa pas. Il m'a plus d'une fois répété, en me parlant de ce voyage, que si jamais il avait été tenté, c'est sur les hauteurs de Buda-Pest, où il trouva une végétation splendide, variée, tout orientale et naturellement toute nouvelle pour lui.

Pourtant il tint bon : en botanique, comme en politique, il avait ses principes et il y restait fidèle.

Le récit des nombreux voyages botaniques de Jean Muret et des mille et une aventures et anecdotes qui s'y rapportent formerait un gros volume, un *Muretiana* bien autrement original et piquant que celui du XVI<sup>e</sup> siècle. Parmi ces aventures, il en est au moins une que je voudrais citer, parce que Victor Ruffy, de Lutry, qui fut président élu de la Confédération, y joue un rôle essentiel. C'était à l'époque de fièvre qui a précédé et suivi la révolution vaudoise de 1845. Victor Ruffy, alors jeune licencié en droit, donnait tous ses loisirs à la botanique, et il avait accompagné Muret dans un voyage aux Corni-di-Canzo et au lac de Côme. Or un soir, à Lecco, au retour d'une riche herborisation, nos deux amis mettant leurs plantes en papier dans une chambre aux fenêtres toutes grandes ouvertes, Ruffy, dans l'exubérance de sa gaité, se mit à chanter tout son répertoire d'étudiant, y compris la *Carmagnole*. A l'ouïe de ces affreux couplets, la police autrichienne accourt. On demande aux botanistes stupéfaits d'où ils viennent, ce qu'ils font à Lecco, et l'on exige leurs papiers. Conduits au poste, on les interroge et on veut les incarcérer comme suspects d'idées subversives. On les relâche enfin, mais en leur intimant l'ordre de vider les lieux sur-le-champ.

— Mais enfin qu'avons-nous fait, demandent nos deux amis ?

— Vous avez chanté des chansons révolutionnaires, leur répond-on ; et ils doivent déguerpir.

Muret a souvent rappelé à V. Ruffy sa malencontreuse *Carmagnole*.

Sans avoir rien écrit durant sa longue carrière botanique, le savant docteur a rendu de signalés services à la science, en communiquant généreusement à ses nombreux amis et relations, soit en Suisse, soit en Allemagne et en France, les précieux résultats de ses herborisations, accompagnés de notes critiques toujours précieuses et ordinairement décisives.

ves. Il n'a guère créé d'espèces, il était très prudent de ce côté-là, et l'on ne peut citer que le *Hieracium Favratii*, des bois du Jorat, sur Lausanne. Mais de bonne heure, et dès l'époque où Nægeli publiait son excellente monographie du genre *Cirsium* et en débrouillait les nombreux hybrides, Muret constatait les mêmes faits dans le genre *Primula*. En 1837, il découvrait au col de l'Albula un *Primula* nouveau, qu'il n'hésitait pas à considérer comme hybride des *P. graveolens* Heg et *integrifolia* L. ; c'est le *P. Muretiana* Moritzi. Fort de ce fait, il observa attentivement la primevère polymorphe connue sous le nom de *Primula variabilis* Goupil, et il fut bientôt amené à la conviction que le type nommé *P. variabilis* était composé de deux hybrides, les *P. grandiflora-officinalis* et *grandiflora-elatior*. Enfin, le *P. media* Pe-term. est devenu le *P. elatior-officinalis*. Ces faits dûment acquis ont donné chez nous et ailleurs une nouvelle impulsion à l'étude des hybrides. Sur la question de l'hybridité, notre ami n'admettait pas que certaines espèces s'en allas-sent les unes dans les autres par une série d'intermédiaires ; il admettait des formes, des variétés et des hybrides ; aussi n'était-il pas d'accord avec les botanistes qui ne veulent rien savoir des hybrides et ne voient partout que des espèces. D'ailleurs il était peu *refendeur*, comme il disait ; mais quand il avait acquis sur le vif la conviction qu'un type était constant et distinct, il séparait hardiment, et parfois même il confirmait l'auteur et le rassurait sur la valeur de son espèce. C'est ce qui arriva, entre autres, pour le *Capsella rubella* de Reuter, qu'il a longtemps observé, et sur le compte duquel il a rassuré le savant botaniste de Genève : « C'est sa meilleure espèce et il a l'air d'en douter ! » l'ai-je entendu dire plus d'une fois. En effet, le *C. rubella* est un type excellent, qu'on a retrouvé dès lors en France, en Italie et en Hongrie, et qui a passé dans le domaine des faits acquis.

Dans les dernières années de son activité, Jean Muret a surtout poursuivi les plantes rares, critiques ou nouvelles pour la Suisse, et pour arriver à ses fins, il n'épargnait ni le

temps ni la peine, et faisait, s'il le fallait, trois ou quatre voyages à la recherche de la même plante : c'est ce qui a eu lieu pour le *Carex strigosa* et pour les *Pyrola umbellata* et *media*, pour ne citer que celles-là. Dès qu'une plante intéressante lui était signalée, il se renseignait, prenait des notes et, le moment venu, partait directement pour la localité indiquée. Un ami lui adressait-il quelques beaux échantillons d'une plante qu'il n'avait pas encore recueillie, il en mettait deux en herbier, notait l'époque et la station, et l'année suivante la plante nouvelle était poursuivie et il la rapportait triomphalement. Ce qu'il voulait surtout, c'était de voir les plantes vivantes chez elles et de les récolter lui-même. Aussi les étiquettes étrangères sont-elles relativement rares dans son herbier, sauf pour les deux genres *Rubus* et *Rosa*, qu'il n'a pas abordés et pour lesquels il s'en est remis aux spécialistes de ses amis, MM. Fischer, Mercier et Gremli, entre autres, pour les ronces, et M. Rapin pour les roses.

En 1875, Muret fit encore plusieurs voyages : il revit entre autres le Tessin, un des cantons qu'il a le plus visités, et où son ami, M. le conseiller national Franzoni, était sûr de le voir venir une fois par année, au printemps ou en été. Au mois de juin, il avait déjà fait le voyage de Zurich pour aller dénicher le *Pyrola media* aux sources de la Töss, et à la fin d'août on le voyait à Payerne et à Avenches, pour le *Chenopodium urbicum*, et à Courlevon, entre Morat et Fribourg, pour un *Sedum* que M. Wolf lui avait indiqué comme étant le *Fabaria*. Puis il n'herborisa plus. Il ne fit plus même sa promenade d'automne aux Pierrettes sous Lausanne, pour faire sa moisson habituelle d'*Heleocharis Lereschii*. Il était abattu et souffrant. Il ne lui fut pas même possible d'intercaler les plantes de l'année dans son herbier, qui avait déjà été transporté au musée, et il dut me charger de ce soin. L'année 1876 se passa de même dans l'abattement et la souffrance. Il allait et venait dans l'appartement, mais il ne sortait plus guère. Il lisait volontiers, mais plus de choses attachantes pour l'esprit, cela le fatiguait. Ce qu'il préférait,



c'étaient des récits gais, simples ou naïfs. Il relut avec bonheur les *Contes* de Perrault et le *Docteur Festus* de Töpffer. De botanique, il n'en était plus question, sauf qu'il mit de l'ordre dans ses doubles qui forment eux-mêmes un herbier assez considérable. Il demeura plus ou moins debout jusqu'au milieu de janvier 1877 ; mais à cette date, ou tût après, il dut se mettre au lit pour n'en plus sortir, et le 8 février il était enlevé à sa famille, à ses nombreux amis et à la science ; il était âgé de près de 78 ans.

Vous parler des nombreuses relations de notre cher et savant ami m'entraînerait trop loin. J'ajouterai seulement que dès qu'on avait fait sa connaissance, on l'aimait, c'était irrésistible : sa bonne humeur, sa gaité de bon aloi, sa cordialité vous gagnaient. Et quel précieux compagnon dans les courses ! Comme il était au courant de tout, des plantes, des localités et des auberges. Et quelle joie témoignaient partout les aubergistes et les bonnes gens chez lesquels il avait l'habitude de loger, quand ils revoyaient sa bonne figure épanouie reparaitre à l'horizon avec la grande boîte blanche et le piolet !

Parmi les mots qui lui revenaient souvent après une riche herborisation, il aimait à répéter celui de son excellent ami Emmanuel Thomas : Ah ! nous sommes bien malheureux ! une sorte d'ironie à rebours à la façon de Voiture. Eh bien, Messieurs, il me semble que nous pourrions aussi nous appliquer ce mot, mais sans figure cette fois et dans son sens propre ; en effet, Jean Muret tenait assez de place dans nos affections et dans la Société murithienne pour m'autoriser à dire ce que vous pensez tous : c'est que nous sommes bien malheureux de l'avoir perdu !

L. FAVRAT.

---